Document generated on 04/20/2024 2:29 a.m.

Québec français

Et pourtant il vit...

Serena Gentilhomme and Claude Bolduc

Number 139, Fall 2005

La littérature fantastique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51266ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gentilhomme, S. & Bolduc, C. (2005). Et pourtant il vit.... *Québec français*, (139), 42–44.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Et pourtant il vit...

› › › SERENA GENTILHOMME* et CLAUDE BOLDUC**

Le fantastique, dans son essence, dans son existence même, constitue une énigme en soi.

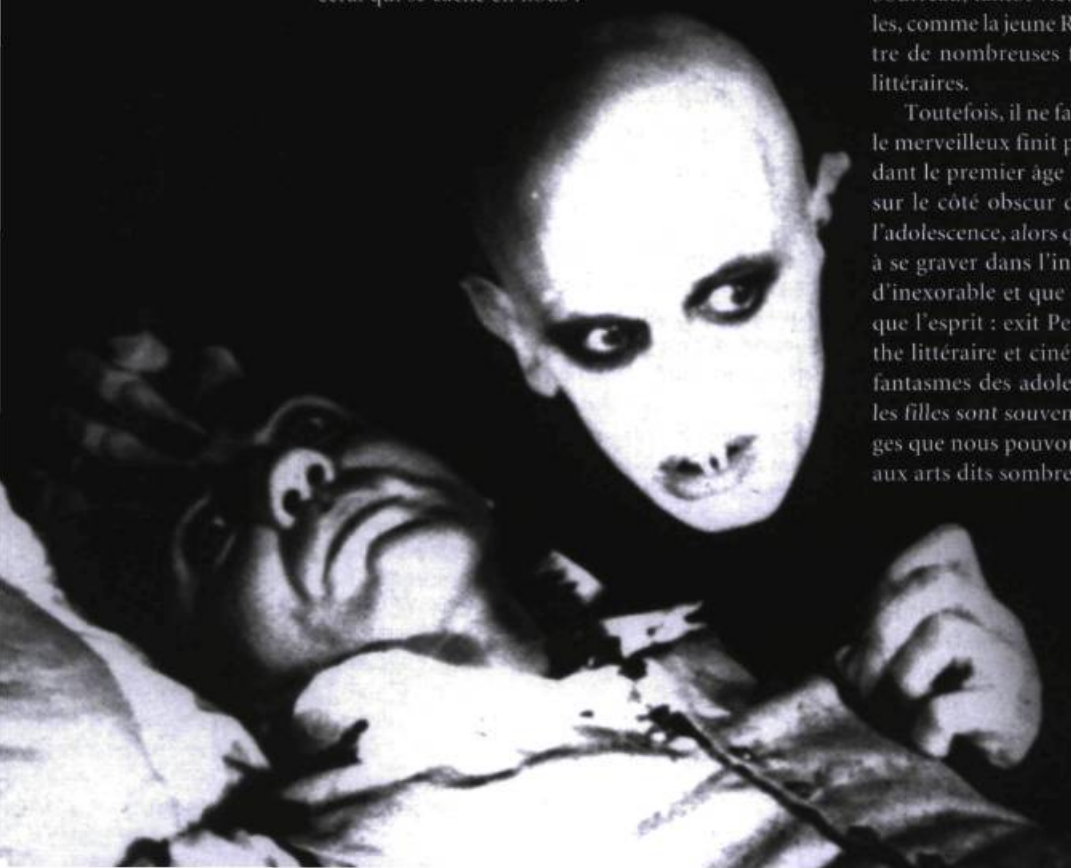
Ne devrait-il pas disparaître, à une époque où les gens prennent conscience qu'ils ont plus à craindre des autorités que des revenants, et où les vampires ont tendance à être des mutants, voire des malades, plutôt que des êtres surnaturels ? Ne devrait-il pas avoir déjà disparu à une époque où on ne croit plus à rien qui soit « surnaturel », où les quêteux ne jettent plus de sorts depuis longtemps et où les guérisseurs n'ont guère plus de lustre ?

Diable ! À quoi peut bien servir un genre, un *état* qui cherche à nous déconnecter de la réalité dans un monde dominé par la logique, l'information et les communications ? Un genre qui ne semble là que pour nous mystifier, voire nous faire peur ? On serait porté à croire qu'il y a là en soi quelque chose de fantastique ! Mais soyons rationnels et tentons d'y voir plus clair. Que le fantastique, sous forme de littérature, de peinture ou de cinéma, soit toujours parmi nous, après tant de temps passé à hanter nos consciences, voudrait-il dire qu'il y a en fait de bonnes raisons à cela ? Le fantastique a-t-il toujours sa place aujourd'hui dans le grand spectre de la littérature ? Correspond-il à un besoin essentiel, viscéral qui se cache en nous ?

Il est tentant de dire que le fantastique constitue une espèce de survivance de l'enfance. C'est connu, l'enfant possède un don inné pour les choses de l'imaginaire. Il est tout naturel pour lui d'imaginer, de sentir, de voir des choses pour lesquelles l'adulte a perdu toute sensibilité, qu'il s'agisse du compagnon imaginaire, de l'animal merveilleux ou de la présence tapie dans l'obscurité. Le genre fantastique a abondamment utilisé cette notion. Dans sa nouvelle « Sortis de la terre » (1915), par exemple, Arthur Machen, un écrivain gallois qui fut une des grandes influences de H.P. Lovecraft, mentionne que les créatures du Petit Peuple ne sont visibles qu'aux enfants ou aux êtres demeurés en enfance. Ajoutons qu'à partir d'un certain âge l'enfant est nourri par les histoires que lui racontent les adultes, tous ces contes qui mettent en scène des éléments ou des personnages qui échappent au monde réel. Le fantastique ne permet-il pas à l'adulte de retrouver une portion de cet état d'émerveillement qui a bercé son enfance ? Ne contribue-t-il pas à le rendre plus réceptif et aussi plus impressionnable ?

Cette hypothèse est d'autant plus défendable que la peur suscitée par des textes et par des films coïncide avec nos premiers cauchemars. En outre, l'enfant – tantôt bourreau, tantôt victime, quand il n'a pas les deux rôles, comme la jeune Regan dans *L'Exorciste* – est au centre de nombreuses fictions, cinématographiques ou littéraires.

Toutefois, il ne faut pas oublier que, généralement, le merveilleux finit par l'emporter sur l'horreur, pendant le premier âge humain. En revanche, la fixation sur le côté obscur de l'imaginaire survient plutôt à l'adolescence, alors que le visage de la mort commence à se graver dans l'inconscient comme quelque chose d'inexorable et que le corps change parfois plus vite que l'esprit : exit Peter Pan, bonsoir Dracula, le mythe littéraire et cinématographique qui cristallise les fantasmes des adolescents gothiques, parmi lesquels les filles sont souvent majoritaires, d'après les échanges que nous pouvons lire dans des forums consacrés aux arts dits sombres.



Nosferatu de Murnau, 1922, Photo › souce Internet

Si nous établissons une analogie entre les âges humains et l'histoire des peuples, il est intéressant de noter que l'émersion de l'imaginaire obscur se situe souvent lors d'une crise traversée par les différentes civilisations, telle une résurgence d'eaux souterraines, latentes, mais jamais taries... Car soyons réalistes (!), le fantastique est vraisemblablement aussi ancien que la pensée humaine. Déjà, à l'époque de nos ancêtres grognons et poilus, il se voulait la voie par laquelle l'homme donnait une forme à des phénomènes qui dépassaient sa compréhension et qui, donc, le terrifiaient, puisque donner un visage à nos peurs est déjà un moyen de les apprivoiser, à défaut de les dompter.

Quelques exemples pris au hasard des temps : le très rationaliste siècle des Lumières fut aussi celui de peintres visionnaires comme Goya ou Füssli, dont les œuvres les plus connues (les *Caprices* de l'un et les *Cauchemars* de l'autre) furent réalisées en plein séisme politique et social. À des époques plus récentes, l'expressionnisme allemand s'imposa à l'aurore de l'ascension nazie (voir le *Nosferatu* de Murnau, 1922, où la menace de la dictature hitlérienne prit le faciès décharné de Max Schreck) et le *giallo* italien – cet inquiétant hybride de policier et de surnaturel – exprima le malaise engendré, dans la Péninsule, par le déclin d'un bien éphémère boom économique, remplacé par les « années de plomb » du terrorisme. N'oublions pas que le premier film de Dario Argento, *L'oiseau au plumage de cristal*, sortit en 1969, l'année de l'explosion d'une bombe dans une banque milanaise, le premier d'une longue série d'attentats, et que ce genre si particulier continua de proliférer et connut son apogée alors que les exploits des Brigades Rouges et de l'Ordre Nouveau (leur adversaire néo-fasciste) ensanglantaient la Péninsule.

Puisqu'il donne une forme à nos peurs et peut permettre de les apprivoiser, il serait loisible de penser que le fantastique, dans bien des cas, constitue une soupape de sécurité : or, ce n'est pas du tout cette image qui est véhiculée par l'opinion publique, du moins par la contemporaine – les refoulements et les répressions du Moyen Âge ayant trouvé, au contraire, leur sublimation, cautionnée par les moralistes, dans la *Divine Comédie* de Dante ou dans les fresques ornant les murs de certaines églises toscanes (la cathédrale de San Gimignano, dans la province de Sienne, par exemple), où le génie du peintre Taddeo di Bartolo se défoula dans les atroces tortures infligées à des beautés nues et plantureuses par des démons colorés, au sexe monstrueux, à la gueule tordue dans un ricanement grotesque – et jubilatoire.

On était en 1396 et l'imagination débridée était considérée d'utilité publique pour le maintien de l'ordre moral... Rien de tel aujourd'hui, dans notre civilisation occidentale.

***

Serait-ce à cause de leur dimension libératrice – donc iconoclaste et subversive –, flirtant volontiers avec les tabous, que la littérature et le cinéma fantastiques sont si souvent diabolisés par les autorités pédagogiques et par les parents d'élèves, soutenus par la presse populaire, laquelle n'hésite pas à imputer la délinquance juvénile, à la vision de *Scream* (par exemple) ?

Pendant un Salon du livre, ou lors d'une séance de signature, il n'est pas rare que le fantastiqueur de service soit abordé par des adultes anxieux, hantés par les répercussions que nos écrits peuvent avoir sur leur progéniture... Et une comparaison entre les conséquences néfastes de certains best-sellers mondiaux (*Bible*, *Coran*, *Capital* et autres, à proscrire ou à reléguer dans les rayons SFF, là où ce n'est pas sérieux) et le modeste impact de nos écrits ne suffit pas à calmer les esprits, bien au contraire.

Le fantastique, avec ses ingrédients de prédilection que sont l'épouvante ou l'horreur, va-t-il rendre folle notre belle jeunesse et la pousser à commettre des actes abominables ? Si tel était le cas, bien d'autres genres seraient appelés au banc des accusés, qu'on pense au thriller, au policier, au film d'action et, pourquoi pas, aux bulletins de nouvelles ? À ceux qui accusent le fantastique d'exercer une influence néfaste, nous pourrions répondre le contraire : le fantastique et l'épouvante constituent un remède, un exutoire, un défoulement qui permet d'évacuer les pensées noires et le mauvais stress. De toute façon, il se trouvera toujours quelqu'un pour se lancer d'une fenêtre après avoir vu Superman le faire !

Le fantastique, avec ses ingrédients de prédilection que sont l'épouvante ou l'horreur, va-t-il rendre folle notre belle jeunesse et la pousser à commettre des actes abominables ?

Très vivaces dans les collèges, dans les lycées européens et les écoles secondaires québécoises, ces préjugés ne sont pas pour autant morts dans les ordres d'enseignement supérieur, même si leur visage change : dans certaines universités françaises, les spécialistes de la littérature et du cinéma fantastiques sont l'objet de la méfiance (et, souvent, du mépris) de leurs collègues. Même si les étudiants, majeurs et libres de choisir leurs cours, ont tendance à soutenir leurs enseignants-chercheurs et à démontrer le bien-fondé de leurs travaux, le problème de fond subsiste : que faire, pour introduire ce genre diabolisé et malmené, afin qu'il puisse être reconnu en tant qu'enseignement et sujet de recherche scientifique ?

La ruse la plus souvent utilisée est celle du cheval de Troie, dans le cinéma comme en littérature, grâce à Murnau et à Fellini, à Dante, à Stevenson et à Poe, qui, ayant décroché leur consécration en tant que « vrais » auteurs de référence, ont fini par obtenir le consensus pédagogique, permettant ainsi l'introduction de notre

mauvais genre favori et, de ce fait, par le rendre légitime. Par ailleurs – du moins en ce qui concerne le cinéma fantastique italien – il est toujours amusant de montrer les nombreux « emprunts » (thématiques ou stratégiques) faits par le « grand maître » Federico Fellini à son collègue, le « petit maître » Mario Bava (1914-1980), qui, en 1960, signa un chef-d'œuvre, *Le masque du démon*, avec Barbara Steele.

* * *

Drôle de parcours, tout de même, que celui du fantastique. Double compagnon de l'humanité, à la fois au long de l'évolution de l'espèce mais aussi au long de la vie de l'homme lui-même, de la naissance à l'enfance à la vieillesse, de l'être préhistorique qui peuplait la nuit chuchoteuse de présences inquiétantes à l'homme moderne qui se demande ce qui pourrait bouger dans les entrailles de sa ville.

Le fantastique constitue une énigme, disions-nous. Depuis l'aube des temps, il est avec nous et, depuis tout ce temps, tout au plus avons-nous découvert à quel point nous ne le connaissons pas, tandis que lui…

Hum… S'il a toujours existé et continuera vraisemblablement de le faire aux côtés de l'homme le long de son cheminement, c'est peut-être d'abord grâce à sa capacité de générer des mythes fondamentaux et de les « transporter » d'une époque à l'autre. Qu'on pense seulement, à notre époque à nous, à ces figures que la littérature et le cinéma ont fait connaître et qui sont devenues universelles, ancrées dans la mémoire humaine, tels Dracula-Nosferatu, Frankenstein et tant d'autres. Pour qui sait les reconnaître, il s'en trouve des clins d'œil partout dans le quotidien, au cinéma, dans la publicité. N'est-ce pas là avoir sa place dans l'histoire des cultures occidentales ?

Drôle de parcours, tout de même, que celui du fantastique. Double compagnon de l'humanité, à la fois au long de l'évolution de l'espèce mais aussi au long de la vie de l'homme lui-même, de la naissance à l'enfance à la vieillesse, de l'être préhistorique qui peuplait la nuit chuchoteuse de présences inquiétantes à l'homme moderne qui se demande ce qui pourrait bouger dans les entrailles de sa ville.

En donnant un visage, une forme à l'inconnu qui nous terrifie, le fantastique n'est-il pas en somme un moyen d'élargir notre vision du monde, de nous en révéler, de façon symbolique, métaphorique, des portions inaccessibles à nos sens ? Nous savons que l'univers est plus que ce que nous en voyons. Et de le savoir nous diminue, nous rapetisse, nous révèle notre propre insignifiance, parce que nous ne savons pas ce que nous manquons. Le fantastique, en donnant un visage à cet inconnu, vient rassurer d'une certaine façon nos angoisses existentielles, ou à tout le moins les baliser, ce qui n'est pas négligeable.

Non content d'être la littérature de l'inconnu, le fantastique à travers les âges illustre aussi, en ayant souvent recours au symbole, l'état de stress perpétuel dans lequel vivent les sociétés par rapport à leur avenir et, surtout, à leur présent et à tous les démons qui pourraient en surgir. À toutes les époques, en dépit de ou grâce à ses métamorphoses, il a su se faire prise de conscience, voire cri d'alarme contre un Mal souvent tapi en nous-mêmes.

Assez paradoxalement, le glissement progressif de la réalité dans le cauchemar peut aussi se révéler comme l'instrument qui libère une partie de la conscience, de l'esprit des gens, en leur permettant d'échapper à un monde devenu tout à la fois trop envahissant et trop contraignant, un monde qui sollicite tellement une partie de l'esprit qu'il ne reste plus rien pour l'autre, plus créatrice, plus abstraite.

Finalement, si « la grande littérature » est la représentation des choses telles qu'elles sont et tel qu'il est normal qu'elles soient, il subsiste un trou, un vide que le fantastique vient combler : la représentation des choses, comme le dit Jean-Baptiste Baronian, « telles qu'elles pourraient être, si ce n'est telles qu'elles sont vraiment pour peu qu'on veuille aller au-delà des strictes apparences[1] ».

Mais par-delà toutes les théories savantes et les belles grandes phrases, le fantastique permet à l'esprit qui s'y plonge d'éprouver le délicieux frisson, le sublime vertige face à l'étrange et à tout ce qui échappe à la raison humaine, ce petit sentiment qui vient, brièvement, nous remuer jusqu'à l'âme. Tant pour le fantastiqueur que pour son lecteur, il est une thérapie, un remède contre les frustrations d'un quotidien trop souvent devenu carcan. Les délires morbides d'un Poe, les visions cosmogoniques d'un Lovecraft, les angoisses métaphysiques d'un M. R. James, les légendes perdues dans la nuit des temps d'un Arthur Machen, les horreurs quotidiennes d'un King, dans le fond, ne demandent qu'une chose : nous faire hurler… de plaisir. Comment résister ?

---

* Maître de conférences italien au Département de langues vivantes de l'Université de Franche-Comté (UFR Lettres Besançon)

** Écrivain et anthologiste

Note

1 Baronian, Jean-Baptiste, *Un nouveau fantastique*, Lausanne, L'âge d'homme, 1977.